

APPROCHES ET MÉTHODES DE LA RECHERCHE FÉMINISTE*

Danielle Juteau

The author, a sociologist at the University of Montreal, remarks that a suitable sub-title for this article would be "the development of a sociologist's thinking after the planting of a feminist seed." Here she attempts to bring together her two hitherto seemingly unrelated fields of personal interest – the sociology of ethnic relations and feminism.

Si j'avais à donner un sous-titre à cette communication, ce serait le suivant: "L'évolution de la démarche d'une sociologue après l'implantation de la semence féministe." Cette évolution a connu trois étapes: je travaille depuis vingt ans dans le champ de la sociologie des relations ethniques et, depuis quinze ans, je m'intéresse profondément à la question des femmes. Le fait d'avoir oeuvré dans ces deux champs de la sociologie m'a permis d'établir certaines comparaisons entre l'étude des rapports sociaux ethniques et l'étude des rapports sociaux de sexe. Premièrement, les analyses, les explications, les modèles, issus du groupe dominant sont teintés de visions naturaliste, culturaliste et/ou psychologisante. Deuxièmement, j'ai identifié deux grands courants que j'ai par la suite critiqués; une sociologie qui se voulait objective, neutre et partielle d'une part, une sociologie qui se prétendait partielle et unique détentrice de la vérité, d'autre part.¹ Cette dernière tendance, à savoir la sociologie marxiste, occulte, d'une certaine manière, ce qui se passe entre les sexes et ce qui se passe entre les communautés ethniconationales. En reléguant au niveau de la superstructure tout ce qu'on pouvait appeler la question ethnique ou la question des femmes, elle ne reconnaît pas, entre autres, l'existence d'une conscience ethnique ni d'une conscience de l'oppression des femmes qui soit autre qu'illusoire. La troisième conclusion à laquelle j'en étais arrivée, c'est que l'irruption du point de vue des minoritaires en sociologie, que ce soit les membres des groupes ethniques

Le GREMF GROUPE DE RECHERCHE ET D'ÉCHANGE MULTIDISCIPLINAIRES FÉMINISTES

Groupe de recherche et d'échange multidisciplinaires féministes, le GREMF, a été créé par des professeures, des professionnelles et des étudiantes de diverses écoles et facultés intéressées à la constitution d'une base permanente de recherche et d'échange féministes à l'Université Laval.

Les recherches réalisées par les membres du GREMF procèdent d'une analyse théorique et politique de la situation des femmes dans les structures inégalitaires de sexes et de classes de notre société.

De par leur caractère multidisciplinaire, les recherches du GREMF tentent de dépasser les limites courantes et restrictives de diverses disciplines et peuvent prendre aussi bien la forme de créations artistiques, de réflexions philosophiques ou théologiques, de recherches historiques que d'enquêtes sociologiques.

Objectifs

Contribuer à l'avancement des connaissances sur la condition des femmes en participant aux grands débats actuels du féminisme et en servant de lieu d'échange pour les chercheuses féministes de l'Université Laval.

Assurer une relève parmi les chercheuses étudiantes féministes en leur fournissant une formation et un encadrement de type multidisciplinaire.

Encourager les échanges entre les étudiantes et les professeures travaillant sur des questions pertinentes à la condition féminine.

Collaborer avec les groupes de femmes de la région de Québec en leur facilitant l'accès aux ressources féministes de l'Université Laval.

dominés ou les femmes, permettait d'entrevoir l'existence d'un rapport social, un rapport social entre majoritaires et minoritaires, et permettait également d'étudier d'une manière plus précise le statut des minoritaires, un statut qui est à la fois concret et symbolique.

La deuxième étape en est une que plusieurs personnes ont connue, ont vécue. Il fallait savoir comment articuler la double oppression que subissent certains groupes, ceux qui sont doublement minoritaires. Vous vous souviendrez de cette époque: pas de libération du Québec sans libération des femmes, pas de libération des femmes sans libération du Québec . . . On assiste aussi, au Canada, à la multiplication d'études sur les femmes immigrantes, minoritaires (de moindre pouvoir) parce que femmes,

minoritaires parce qu'immigrantes. Plus récentes, les études sur les femmes immigrantes au Québec connaissent un essor certain. L'on s'interroge sur le cumul de handicaps, on cherche à analyser, à articuler, ces deux types de rapports sociaux: comment les rapports de sexes influent-ils sur les rapports ethniques et inversement? Cette étude des groupes minoritaires a bénéficié du travail conceptuel et théorique qui s'est effectué chez les féministes: je pense, entre autres, à l'élargissement de certains concepts, notamment celui de travail, à la "découverte" du travail domestique, à l'articulation du travail domestique au travail rémunéré, à la reproduction, reproduction entendue non seulement dans son sens biologique, mais englobant aussi la production des êtres humains, au rejet

d'un certain réductionnisme où l'économie renvoie au matériel, le matériel au réel, et ainsi de suite.

J'en arrive à la troisième étape qui est celle dont je voudrais vous entretenir. L'on s'aperçoit, après un certain temps, que les réflexions qui sont issues d'un questionnement sur les rapports de sexes viennent répondre à des questions qui avaient été soulevées dans d'autres champs de la sociologie et, plus particulièrement en ce qui me concerne, dans le domaine de la sociologie des relations ethniques. Dans la sociologie des relations ethniques, la préoccupation centrale s'est située au niveau de la définition de l'objet. Que sont les groupes ethniques? Que représente l'ethnicité? La réponse qui a été apportée, (je simplifie un peu car il ne s'agit pas ici de résumer la sociologie des relations ethniques), fut la réponse qu'on a appelée primordialiste; l'ethnicité est un donné, elle est là, partout et toujours, et c'est à partir de l'ethnicité que se créent, se mobilisent, presque automatiquement, des groupes ethniques.

L'on peut distinguer deux courants: l'ethnicité-nature, ethnicité que l'on voit partout, qui n'est pas à expliquer; d'autres personnes, plus nuancées, vont parler de transmission culturelle, tout en s'attardant très peu à ce processus. Ce genre d'explication n'est pas très acceptable, cela va de soi, et plusieurs sociologues qui ne sont pas nécessairement des féministes par ailleurs, ont critiqué l'approche primordialiste. Dans ce contexte, l'on doit mentionner l'influence importante de la sociologie marxiste, qui va mettre l'accent sur les "véritables" fondements, réels et matériels, des groupes ethniques. Or, vous vous en doutez bien, les véritables et réels fondements des groupes ethniques et de l'ethnicité seront les relations sociales de production, les rapports sociaux de production. L'on procédera alors à des analyses portant sur l'expansion du capitalisme mondial et sur l'intervention accrue de l'Etat, etc. Vous remarquerez certainement qu'on a remplacé l'essentialisme et le culturalisme par l'économisme. Et pourtant, toutes ces analyses ajoutent très peu à notre compréhension de l'ethnicité et de sa matérialité. Il fallait donc aborder l'étude des rapports sociaux ethniques sous un angle nouveau, à savoir celui de sa production.

Et cette analyse de la production de l'ethnicité, la seule analyse susceptible d'échapper au primordialisme, à l'essen-

tialisme, au culturalisme, à l'économisme, fut rendue possible par les travaux conceptuels et théoriques des féministes, ces travaux ayant rendu visible le travail d'entretien matériel, corporel et affectif fourni par les femmes.

PRODUCTION DE L'ETHNICITÉ

Parodiant quelqu'un que vous connaissez bien, je rappellerai qu'"on ne naît pas ethnique, on le devient". Il faut alors se poser une première question, à savoir "Quels sont les mécanismes qui permettent à chacun d'entre nous d'acquérir l'ethnicité?" La réponse se situe à deux niveaux, le premier étant celui de la détermination historique de l'ethnicité, qui fut étudié par Otto Bauer. Selon cet auteur, c'est l'histoire qui produit la nation (le groupe ethnique) et la nation (le groupe ethnique) se traduit, elle, dans la nationalité (ethnicité) de chaque individu. L'autre question que je poserai, il s'agit ici du deuxième niveau, est la suivante: "Comment l'histoire qui produit le groupe ethnique se fixe-t-elle en chacun de nous?" Monsieur Bauer répondrait: "Il y a deux voies: premièrement, le plasma germinatif, explication que j'ai écartée; deuxièmement, la transmission des biens culturels." Mais comment s'opère cette transmission? Par la socialisation qui constitue, en quelque sorte, l'outil qui permet à l'histoire de s'inscrire en chacun de nous. Mais la socialisation, c'est quoi? Examinant les définitions des fonctionnalistes, fonctionnalistes idéalistes et fonctionnalistes marxistes, définitions qui finalement me satisfont très peu, j'en suis arrivée à conclure que si les sociologues ont quelquefois oublié la famille, les nationalistes, eux, n'ont jamais oublié la place centrale qu'occupe la famille au sein de la nation. Regardons de plus près la socialisation, "éducation et poésie", telle que décrite par Fadette.² Vous me direz que ce texte est désuet, mais on retrouve encore des discours semblables de la part des hommes d'État.

Fadette disait: "Il me semble qu'au-dessus de tous ceux qui sont appelés à servir, celles qui, par leur nature et leur vocation, doivent servir davantage notre pays, et la cause française au Canada, ce sont les mères." Son analyse met en relief le rapport entre la socialisation, "éducation et poésie," et la nation ou le groupe ethnique, à savoir la place centrale des femmes à l'intérieur de la communauté ethnique. . . "Elles doivent faire à nos enfants des âmes françaises,

accentuer les qualités de la race française, envelopper l'âme de l'enfant de l'esprit français, en utilisant leur intelligence, leur volonté, leur conscience. Cette création chez l'enfant d'un fond français lui permettant de résister aux infections nécessite que l'on s'oublie pour les autres. . . L'on exhorte la mère à ne pas envoyer ses filles dans des collèges, car il faut surtout les préparer à devenir des mères dévouées, de bonnes maîtresses de maison; maîtresses de maison qui auraient tort de se trouver diminuées par ces soins domestiques car la poésie n'est pas toute dans les anthologies."³ Voilà un discours naturaliste, culturaliste, qui masque le travail que les femmes effectuent dans le contexte de la socialisation, cette dernière étant toujours pensée comme éducation et poésie.

J'aimerais proposer une autre analyse du processus de socialisation, à savoir, la socialisation comme procès de travail. Par quel biais la culture et la mémoire historique du groupe ethnique, de l'idéal, viennent-elles à passer dans la tête de l'enfant, de l'idéal encore, et cela dans un lieu où tout est apparemment idéal, éducation et poésie: "Pensons à une mère et ses deux enfants, âgés respectivement de trois et de cinq ans, qui viennent de se réveiller. Puisque j'y reviendrai, je vous ferai grâce pour l'instant des cinq années précédentes, essentielles à leur formation. Vous m'accorderez cependant qu'il a fallu quotidiennement les nourrir, les vêtir, les laver, leur apprendre à parler, à manger, à marcher, à jouer, et que la mère, selon sa propre appartenance ethnique, a posé chaque geste selon certaines normes, inculquant ainsi des normes spécifiques à ses enfants. Revenons donc à la mère qui, dans sa hutte, son appartement, sa maison, doit éduquer ses deux enfants, leur transmettre l'ethnicité. J'imagine ici un tableau fort émouvant: vêtue de mousseline blanche, assise dans sa berceuse de fabrication artisanale canadienne-française au milieu d'une chambre impeccable où l'on retrouve des sculptures de la famille Bourgault et des lithographies de Lemieux, la mère raconte, la musique de Vigneault en sourdine, à ses enfants, propres, vêtus et sages comme des images, l'histoire de leurs valeureux ancêtres; descendants de Frontenac et de Montcalm, ils doivent parler français, manger de la tourtière et du ragoût de boulettes, porter des ceintures fléchées, sauver leur âme plutôt que gagner

l'univers, lutter contre l'anglicisation et l'anglicanisation . . . Mais cette image s'embrouille sans cesse, car la mère, la vraie mère, qu'elle soit célibataire, séparée ou mariée à un bourgeois ou à un prolétaire, ne transmet pas ainsi l'ethnicité. Parce que ces deux enfants, il a bien fallu les habiller, les nourrir et les vêtir . . . et si ces gestes sont posés conformément à certaines règles, ces gestes, habiller, nourrir et laver des enfants, constituent du travail, un travail qui produit du sens, j'en suis la première à en convenir, mais un travail qui représente, si je puis m'exprimer ainsi, *LA PART RÉELLE DE L'IDÉEL*, car c'est toujours à l'intérieur d'une relation d'entretien matériel que la mère transmet à de jeunes enfants les valeurs de la société (de la classe, du sexe, du groupe ethnique). Elle habille l'enfant en rose ou en bleu, avec des vêtements achetés chez Holt Renfrew ou chez Dupuis, mais encore faut-il qu'elle achète les vêtements et qu'elle l'habillement.

Les habiller ou ne pas les habiller, c'est de la culture, car dans certaines sociétés, l'on se promène tout nu; les habiller en jeans et en adidas plutôt qu'en kilt ou en sari, c'est de la culture; mais les habiller, passer, le pull, mettre les chaussettes, attacher les boutons et les lacets, c'est du travail. Faire ou ne pas faire sa toilette, c'est de la culture, brosser ses dents avec une brosse à dents plutôt qu'avec un pic, c'est de la culture, se laver avec un gant de toilette plutôt qu'avec une débarbouillette, c'est de la culture; mais laver les enfants, nettoyer leur visage, brosser leurs dents, nettoyer derrière leurs oreilles, brosser leurs cheveux, les tresser, les friser, c'est du travail. Nourrir les enfants, c'est du travail. Il faut non seulement acheter les aliments et les préparer, mais encore faut-il que les enfants les mangent: "une bouchée pour maman, une bouchée pour toi, ouvre la bouche, l'avion va rentrer, vite essayons ton visage, ramassons le lait renversé . . ." Servir du café au lait et des croissants plutôt que des toasts ou des bagels, c'est de la culture; enduire les rôties de beurre d'arachides plutôt que de Marmite, c'est de la culture. Enseigner à l'enfant comment manger, avec des ustensiles, avec des baguettes, avec ses doigts, c'est culturel; "sers-toi de ta fourchette, ne parle pas la bouche pleine, ne lèche pas ton assiette," c'est bien sûr transmettre des normes mais cette transmission ne s'effectue qu'à l'intérieur d'un procès de travail. La mère leur parle et leur apprend

à parler, c'est l'apprentissage de la langue maternelle; elle leur raconte des histoires, faisant appel à sa mémoire historique et leur transmettant ainsi la mémoire du groupe; elle leur parle des plaines d'Abraham et de la Conquête, ou du grand dérangement, ou de Washington et de Lincoln; elle leur raconte les exploits de Gordie Howe ou de Maurice Richard; elle leur décrit les luttes de Nellie McClung ou de Thérèse Casgrain; elle leur chante *La Marseillaise* ou *God Save The Queen* ou *Ô Canada* ou *Mon pays*; elle les prépare pour la Saint-Jean-Baptiste, pour le 1er juillet ou pour le 4 juillet; elle organise ou non le *Bar Mitzvah* (*Bat Mitzvah*) de son fils (sa fille); elle peint ou elle ne peint pas des oeufs de Pâques; elle emballe les cadeaux le 25 décembre ou le 6 janvier; elle prépare des tourtières ou du plum pudding. Non il n'y a pas de doute, elle moule leurs petites âmes, mais toujours en posant des gestes concrets qui accaparent son temps, car c'est dans le cadre d'un relation d'entretien matériel que la culture se transmet, que la socialisation se déroule. Voilà la part de l'idéal, une activité matérielle et idéelle qui, malgré sa poésie, épuise les mères pendant que se fabrique un autre être humain, une activité qui implique leur totale mobilisation physique et qui est accomplie gratuitement par les reines du foyer ("c'est tout à toi, chérie, je te laisse" . . .), pendant que les époux, eux, vont travailler."⁴

CONCLUSION

La socialisation constitue un procès de travail. Les femmes produisent donc des êtres humains, c'est l'humanisation des nouveau-nés, et cette humanisation est inséparable de l'ethnicisation. En d'autres mots, ce procès de travail, effectué surtout par les femmes, produit à la fois l'humanité et l'ethnicité. Ce qu'on a appelé l'ethnicité, dans nos sociétés et en sociologie, ce fut l'humanité des autres, c'est-à-dire des groupes ethniques dominés.

Cette analyse du travail productif des femmes débouche sur une nouvelle définition de l'ethnicité, définition qui dépasse les arguments primordialistes. Si nous sommes tous porteurs d'ethnicité, nous ne naissons pas ethniques, nous le devenons. Et si on le devient, c'est grâce à un procès de travail, procès de travail qui met en jeu des moyens matériels et idéels et qui produisent à la fois du matériel et de l'idéal.

*Ce texte reprend en grande partie un article "La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal" que j'ai publié in *Sociologie et Sociétés*, Vol. XV, No. 2 (1983), pp. 39-54.

¹Danielle Juteau-Lee, "Visions partielles, visions partiales: visions (des) minoritaires en sociologie," *Sociologie et Sociétés*, Vol. XIII, No. 2 (1981), pp. 33-49.

²Fadette, "Comment servir: les Mères," *l'Action française*, Vol. 4, No. 7 (1920), pp. 289-303.

³Danielle Juteau-Lee, "La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal," *op. cit.*, p. 47.

⁴*Ibid.*, pp. 47-49.

Danielle Juteau est professeure titulaire dans le département de sociologie de l'Université de Montréal. Elle travaille présentement avec Nicole Lorrain à une analyse socio-historique des communautés religieuses au Québec entre 1901 - 1971.

WOMANSONG

call me woman
for i am shape changer

my magic lives
in my invisibility.

for you i can be
mirror, foil, elegant appendage

anything you seek
is what i do best

i am shape changer

patting my veneer on
each morning, i walk in your world

waiting to be stopped
by hands like yours,
itching to mold me.

yes there have been others
transient sculptors reaching

talented fingers into me
pulling at remainders, recreating.

i die again & again, yearning
a shape that is my own

Rhona McAdam
Edmonton, Alberta